

LE "GOUR" DE LA MARINO

L'orage de la veille avait nettoyé le ciel de ses nuages. Il était d'azur et la journée s'annonçait belle, bien que le soleil n'ait pas encore fait jaillir ses premiers rayons derrière les crêtes bleutées des montagnes cévenoles. Au volant de ma voiture je fredonnais une chanson, heureux de vivre et de me trouver en vacances, libre comme l'air frais du matin qui, pénétrant par la glace entrouverte, venait me caresser le visage. J'étais ivre de bonheur. Après la pluie d'hier pensai-je, la pêche sera bonne.

Je pris une petite route sinueuse taillée dans le flanc de la montagne qui me conduisait à mon lieu de pêche. Dans le bas, le torrent roulait ses eaux boueuses bien que la pluie se fût arrêtée depuis plusieurs heures. A chaque tournant, je découvrais un paysage nouveau qui m'émerveillait. Ici une prairie en pente, coupée par la route, descendait jusqu'au bord du torrent. Là un bois de châtaigniers grimpa à l'assaut des montagnes volcaniques découpant leurs crêtes dentelées sur le ciel. La seule vision que j'avais eue jusqu'alors de cette région m'avait été donnée par quelques cartes postales en couleur de l'Ardèche pittoresque. Maintenant que j'étais en contact avec cette nature sauvage, j'étais séduit par son attachante beauté...

Le soleil était presque au zénith. La chaleur faisait perler sur mon front de grosses gouttes de sueur. Je pris mon mouchoir pour éponger mon visage, puis je quittais ma veste de pêche qui, supportable aux premières heures de la journée, me tenait chaud maintenant que midi approchait. Il était onze heures à ma montre. J'étais satisfait de mes prises. Cinq belles truites étaient dans mon panier, maintenues au frais par un peu d'herbe humide. Je continuais ma pêche en remontant le torrent dans l'espoir de faire de nouvelles prises.

J'arrivais près d'une cascade jetant ses eaux bouillonnantes dans un gouffre noir et profond. Au bruit de la chute se mêlait un tintement de clochettes qui donnait au tumulte des eaux un air de symphonie wagnérienne. Un troupeau de moutons paissait en effet dans la prairie voisine bordant le torrent tout près de la cascade. Son vieux pâtre assis sur un rocher fumait la pipe. Lorsqu'il me vit arriver il se leva, quitta son vieux chapeau déteint par le soleil pour me saluer, et me dit dans son langage moitié français moitié patois.

- Alors Moussu la pêche a été bonne ?

- Pas trop mauvaise, lui répondis-je, j'en ai pris cinq assez jolies

- Vous savez, me dit-il, dans le temps il y en avait des truites dans cette rivière, mais maintenant il y a trop de pêcheurs. Tenez, je me rappelle c'était avant la guerre de 40, en avoir pris plus de vingt dans ce gour sans changer de place et que des grosses !

J'étais ravi d'entendre ce bon vieux me raconter ses souvenirs halieutiques. Il se tut un instant, le regard tourné vers la cascade, puis il me dit :

- Le gour de la Marinou. On l'appelle comme ça car il a son histoire vous savez. Voulez-vous que je vous la raconte ?

Heureux de connaître un peu de la petite histoire de ce pays et de surcroît racontée par un de ses fils, je lui dis :

Avec plaisir, je vous écoute.

Et je m'assis près de lui.

Alors il commença son récit :

- Cette histoire est vraie vous savez, je la tiens de mon grand-père qui me la racontait quand j'étais petit pendant les veillées d'hiver au coin du feu. Elle s'est passée de son vivant et le brave homme la connaissait dans ses moindres détails car elle avait fait du bruit dans le pays et l'on s'en souvint longtemps.

Il y a des gens qui même sans instruction ont le don de raconter et vous font revivre la scène comme si elle se déroulait devant vos yeux. Cet humble berger était un de ceux là, et tout de suite je fus transporté à plus d'un siècle et demi en arrière...

- C'était vers 1840. Les dernières neiges de l'hiver venaient de fondre sur le plateau ardéchois, ne laissant que quelques plaques blanches par endroits où les premiers rayons de soleil printanier n'avaient pas encore pénétrés. Les jonquilles sortaient timidement leurs têtes. Les prés reverdissaient lentement, tirés de leur sommeil hivernal. La nature se réveillait. Avril était là. A quelques lieues de Lachamp-Raphaël, se dressait au milieu d'un pâturage la ferme de la Fialouse, une vaste demeure aux murs épais, aux fenêtres minuscules à double vitrage pour ne pas laisser entrer le froid cinglant des hivers du plateau. Comme dans toutes les fermes du coin, l'étable était à côté de l'unique pièce à vivre qui servait de cuisine et de salle commune, la chaleur des bêtes chauffait le lieu de vie, les lits étaient des sortes de placards que l'on pouvait refermer pour garder un peu de chaleur pendant la nuit. C'était le domaine du père Lévêque, l'un des plus beaux de la région. Dans la grande cuisine où pétillait un feu de bois, le vieux Lévêque était attablé un verre de vin à la main. En face de lui se tenait un jeune homme au regard vif, la moustache bien taillée, c'était le fils d'un riche fermier de Sagnes-et-Goudoulet, Claude Volle, qui dans quelques mois allait épouser la fille Lévêque, la belle Marinou, assise elle aussi à côté de son père. Tous trois parlaient des accordailles. Ce serait une belle noce car les deux familles étaient riches et le père Lévêque voulait, avec une pointe d'orgueil, que l'on se rappelle du mariage de sa Marinou.

Comme il était coutume de le faire à cette époque là, les jeunes promis partaient tous les deux sur le même cheval, la fiancée en croupe, pour aller acheter bijoux, dentelles, coiffes, châles, etc., à la ville la plus proche. Mais en ces temps là, les routes n'étaient pas sûres et il arrivait parfois que les voyageurs soient attaqués par des brigands qui s'en prenaient à leur argent et parfois même à leur vie. Aussi, le père Lévêque ne voulut pas que sa fille parte avec son prétendant pour Aubenas. Afin de rassurer tout le monde le jeune homme prit la décision de s'y rendre seul. La bourse bien garnie de louis d'or, un pistolet à deux coups dans les fontes chevauchant un coursier rapide, il serait de retour le lendemain, apportant à sa belle promise tout ce qu'il faudrait pour qu'elle soit encore plus jolie le jour de ses noces, et naturellement une belle croix en or avec une chaîne qui brillerait à son cou. Il se leva, dressant sa haute et noble stature de cavalier. Il avait fière allure avec ses bottes montant jusqu'aux genoux et son chapeau à large bord de feutre noir comme en portaient à cette époque les Cévenols. Puis il s'approcha de sa fiancée et caressa son beau visage. Elle lui sourit, ses doux yeux bleus exprimaient à la fois son admiration pour le beau cavalier et l'inquiétude des longues heures d'attente du retour.

Il trinqua une dernière fois avec le vieux Lévêque, puis il sortit, détacha son cheval et d'un coup de

rein fut en selle. Après un dernier adieu de la main, il disparut derrière les sorbiers qui abritaient la ferme du vent du nord. Le lendemain, sur le chemin qui le conduisait à Aubenas, alors que les premiers rayons du soleil commençaient à poindre, il atteignit le col « des quatre vios ». un paysage magnifique s'offrait à lui, les hauteurs des monts des Cévennes étaient illuminés par les rayons roses et blancs de l'aurore tandis que les vallées restaient encore dans l'ombre de la nuit finissante. Il s'arrêta un instant pour admirer ce paysage majestueux. Puis il entama sa descente. Il n'avait pas de temps à perdre s'il voulait être à Aubenas avant la nuit noire.

Il était déjà assez tard quand il aperçu la ville, il lui fallait trouver un gîte pour la nuit afin de se restaurer et faire reposer sa monture. Une petite auberge semblait lui ouvrir ses portes juste à l'entrée des faubourgs. Après avoir mis son cheval à l'écurie, il pénétra dans la salle commune. Une soupe de châtaignes et un bout de lard accompagné d'un pichet d'une piquette du cru assurèrent son repas avec un morceau de fromage chèvre. Une fois repu il gagna la pièce sommaire qui allait lui servir de chambre. La fatigue du voyage lui permit de trouver rapidement le sommeil.

Le lendemain au lever du jour, il quitta l'auberge pour se rendre au centre ville afin d'y faire ses emplettes. Il entra d'abord chez un joaillier, il choisit le bijou traditionnel que chaque promis se doit d'offrir à sa promise la veille du mariage, un « collier d'esclavage ». Ce collier comportait plusieurs chaînes d'or (chacune étant estimées au prix d'une paire de bœufs) au bout desquelles était suspendu un « saint esprit » composé d'une colombe descendant les ailes ouvertes vers la terre symbolisant la parole divine, et trois pendeloques en or et émail qui représentaient les larmes du Christ.

Satisfait de cette acquisition, il se rendit chez le fripier afin de faire l'acquisition de quelques moires bleues qui mettraient en valeur les yeux de sa bien aimée.

Puis pressé de retrouver celle qu'il chérissait par-dessous tout, il quitta Aubenas ramenant avec lui sur sa monture les précieux bijoux et les étoffes promises.

La journée était belle et il fit plusieurs haltes dans différentes auberges pour laisser souffler son cheval et se rafraîchir. Pont- de-Labeaume, Burzet virent le beau cavalier mettre pied à terre pour se reposer un peu. La nuit commençait à tomber lorsqu'il approcha du plateau. Le soleil avait disparu depuis un bon moment derrière la montagne, embrasant le ciel d'une lueur rougeâtre. Les dernières pentes des Cévennes étaient à franchir, puis il apercevait les lumières de la Fialouse. Le chemin montant et tortueux, taillé dans le granit, surplombait le torrent dont les eaux tombant en cascades faisaient entendre un grondement sinistre dans ce lieu sauvage. Au passage de la monture, un merle s'envola d'un buisson proche en poussant un cri d'effroi...

Il faisait de plus en plus nuit et le cavalier, pressé d'arriver, fit accélérer l'allure de sa bête en tirant sur les brides.

Soudain, une ombre surgit de derrière un rocher. Claude comprit le danger mais à peine avait-il porté la main à son arme qu'une détonation déchira l'air. Le malheureux reçut le coup de pistolet en pleine poitrine. Il poussa un cri puis tomba de cheval. Le brigand le dépouilla de tout son argent, des présents qu'il portait, puis il traîna le corps quelques mètres sur le chemin et le fit basculer dans le gouffre qui se trouvait au-dessous. Nul à part Dieu ne fut témoin de ce crime et le meurtrier ne fut jamais découvert par la justice des hommes...

A la ferme des Lévêque, l'inquiétude fut grande lorsqu'à l'heure convenue on ne vit pas revenir le fiancé. C'est tard dans la nuit que le cheval arriva seul. Alors le vieux Lévêque comprit que quelque chose de grave était arrivé au jeune homme. Aussitôt il alla prévenir le maire du pays qui, à son tour,

fit avertir la gendarmerie la plus proche. Le lendemain on retrouva le corps de l'infortuné fiancé flottant au milieu du gouffre. Dans une de ses poches on trouva une petite boîte renfermant le saint esprit et ses pierres fines avec sa chaînette de même métal. Le voleur n'avait-il pas voulu toucher à cet objet religieux par crainte de la malédiction divine ? C'est probable. A moins que, dans sa hâte de disparaître après son forfait, il ne l'ait pas vue ? Ce fut tout ce que l'on trouva sur le cadavre. La belle Marinou ne put surmonter son chagrin. Depuis la mort de son cher amour, elle dépérit de jour en jour, ne mangeant plus, ne dormant plus. Elle en perdit la raison et un jour que son père était au champ, elle quitta le domicile paternel... On la retrouva noyée au fond du gouffre où avait été jeté son fiancé. Elle avait autour du cou la croix, présent de son bien aimé qu'elle avait voulu rejoindre dans la mort.

- Voilà, me dit le vieux pâtre, vous savez maintenant pourquoi on appelle ce gour le gour de la Marinou. La légende dit que lorsque les amoureux se promènent dans les parages, ils peuvent, si le temps est beau, apercevoir au fond de l'onde le visage de la belle Marinou et de son fiancé.

Lorsqu'il s'arrêta de parler je me levais et lui dis :

Votre récit passionnant m'a captivé

Puis, je pris congé de ce bon vieux, non sans l'avoir remercié de m'avoir appris un peu de l'histoire locale de ce beau pays...

Je continuais ma pêche. En passant devant le gouffre, je posais un dernier regard sur ces eaux qui avaient été le témoin de ce drame.

En regardant attentivement, il me sembla entrevoir deux visages jeunes qui me souriaient. Je me frottais les yeux.

Étais-je victime d'une illusion ?

Je les rouvris, les deux visages se devinaient au fond de ces eaux, je les distinguais de plus en plus au point que je crus voir le « saint esprit » autour du coup de Marinou.

Bientôt plus rien l'eau était redevenue aussi limpide et claire qu'auparavant. Je restais un instant sans bouger.

L'histoire de ce vieux berger m'avait elle troublée au point d'avoir eu une hallucination ?

Il commençait à se faire tard, il fallait maintenant que je rentre, mais je restais troublé par cette aventure un peu hors du commun. Au volant de ma voiture qui me reconduisait chez moi, je me demandais « et si c'était vrai ! », si ce n'était pas seulement une légende !

Je n'en parlerai à personne, j'avais trop peur que l'on me prenne pour un fou mais je me promis de revenir en ce lieu afin de peut être revoir la belle Marinou et son fiancé.

Isaure.